

**“quand les gens ne s’indignent que pour ce qui les concerne, ça ne s’appelle plus de l’indignation. C’est juste de l’égoïsme”** Pierre-Emmanuel Barré

de la noyade et qui lui souffle dans le cul pour se faire un brassard. Et le lendemain te faire défoncer après une vanne sur les transsexuels alors que personne n’en avait rien à foutre des migrants la veille. Quand les gens ne s’indignent que pour ce qui les concerne, ça ne s’appelle plus de l’indignation. C’est juste de l’égoïsme. Grâce au service juridique de Canal, je sais maintenant ce que j’ai le droit de dire. Parfois ça peut se jouer à la virgule près pour éviter l’appel au meurtre.

**Certaines personnes te reprochent aussi la vulgarité de tes propos, ton humour scato ou ton obsession pour les blagues de cul.**

J’adore les blagues de caca mais j’essaie de mélanger les registres. A la radio, on entend souvent plus qu’on écoute. C’est pour cela que je commence toujours ma chronique par une vanne même pas drôle. Je pense que ça peut aussi permettre de déclencher l’écoute de l’auditeur et attirer l’attention.

**Tu étais où le soir du 13 novembre ?**

Je jouais au Havre. J’ai appris ce qu’il s’était passé en sortant de scène. Les gens sont partis assez vite et moi aussi car j’habite dans le XI<sup>e</sup> et j’avais des potes pas loin. J’ai été

choqué comme tout le monde, mais j’ai rapidement essayé de me distancer de cette émotion pour continuer à être marrant sur ces sujets. Je n’avais pas envie d’aller faire une chronique larmoyante, ce n’est pas mon registre. La semaine suivante, je suis rentré sur scène en glissant et en criant *“Putain, ça glisse ce soir au Bataclan !”*. Ce n’est pas passé du tout. Pour la radio, c’était clairement trop tôt, j’ai donc laissé passer deux ou trois chroniques. Et puis j’y suis retourné, pour faire des blagues.

**A l’approche de la présidentielle, ta position d’humoriste sur une grande radio d’info t’incite-t-elle à une plus grande responsabilité ?**

Au contraire, je suis content et excité de pouvoir m’exprimer dans une année présidentielle. Je ne me sens pas investi d’une mission particulière. Je me dis que ça va être l’occasion de se marrer. Malgré le danger, je ne pense pas que Marine Le Pen sera élue. Je m’attends plutôt à un retour de Sarkozy... Du coup, je serai peut-être au chômage en 2017. ■

**chronique** le mercredi sur France Inter, 11 h 20  
**spectacle** le 1<sup>er</sup> juin à Paris (Trianon), puis en tournée française dès janvier 2017

## Nicole Ferroni “je revendique le fait d’être une bouffonne”

Des quartiers nord de Marseille à France Inter, tel est le parcours fulgurant de cet ex-prof engagée qui prône aussi le rire pour le rire.  
par Anne-Charlotte Dancourt

**N**icole Ferroni avance, pressée, dans les couloirs feutrés du cinquième étage de la Maison de la Radio. Il est 7 h 05 et elle n’a pas fini d’écrire sa chronique, prévue à 8 h 55 sur France Inter.

A peine installée, elle atpague une collègue : *“C’est quoi la différence entre le siège et le parquet ?”* Ce matin, elle doit s’exprimer face à Jean-Michel Hayat, président du TGI (tribunal de grande instance de Paris). Elle lui explique qu’elle ne comprend pas grand-chose à la justice antiterroriste et que, pour elle, TGI signifie plutôt *“très grosse interrogation”*. Une façon de jouer avec les mots et leurs sens héritée du slam, qu’elle découvre en se rendant par hasard dans une scène ouverte ; elle commence alors à écrire des sketches et y prend goût.

Malgré l’heure, elle est en pleine forme. Un thé à peine avalé, elle laisse ses affaires et s’éloigne avec son ordinateur. *“Je me mets dans les couloirs pour taffer, je m’allonge par terre !”*, nous lâche-t-elle en partant. Elle termine son papier sur le sol, comme une collégienne qui révise ses cours devant la salle, une demi-heure avant le contrôle : *“Je ne sais pas être en avance, j’ai besoin de pression, un jour j’aurais peut-être des problèmes.”*

Reconnaissable à son débit rapide et son léger accent du Sud, Nicole Ferroni, 34 ans, n’a pas commencé sa carrière dans l’humour. Prof de SVT, elle enseigne d’abord dans les quartiers nord de Marseille, puis dans l’Essonne et obtient son agrégation. Mais après un pacs blanc pour retourner dans le Sud, son poste est supprimé. On est alors en

2009, cela entre dans le cadre d'une réforme décidée par Nicolas Sarkozy. "Je voudrais lui dire merci, je lui dois ma nouvelle vie", lâche-t-elle, car elle prend un mi-temps annualisé et écrit son seule en scène.

Elle colle alors des idées de sketches partout chez elle à l'aide de Post-it. Sur l'un d'entre eux, elle écrit "Leroy Merlin, Princesse Carouf", qui deviendra un sketch sur une petite fille se prenant pour la princesse du supermarché. Mais comme elle a du mal à terminer son show, elle s'impose une deadline en louant une salle municipale pour le jouer.

La même année, elle postule à *On n'demande qu'à en rire*, la nouvelle émission dénicheuse d'humoristes de Laurent Ruquier et Catherine Barma diffusée sur France 2. La réponse se faisant attendre, elle explique à la directrice de casting qu'elle va lui envoyer un poème par jour jusqu'à ce qu'elle réponde. Au bout de six mois, elle intègre l'émission. *Ondar* sera son tremplin médiatique. En septembre 2011, elle quitte l'Éducation nationale et envoie une copie de sa lettre de démission au courrier des lecteurs du *Monde*. Une journaliste en fait un papier et elle est invitée sur France Inter. Le courant passe, elle intègre la radio en tant que chroniqueuse en 2012, puis débute à la matinale de Patrick Cohen en 2013.

**C'est la première fois qu'elle chronique l'actualité, une raison pour laquelle elle a failli décliner le poste :** "Je n'avais aucune connaissance politique ou journalistique. Maintenant, c'est mon boulot préféré. L'actualité m'a attrapée à partir du moment où j'ai mis le doigt dans l'engrenage. Je suis curieuse de fouiller, de creuser les choses, j'ai besoin de comprendre ce que je raconte." Même si elle se dit "frustrée" de ne pas pouvoir mûrir ses textes comme au théâtre.

En 2015, elle fait une vidéo sur le secret des affaires, après le visionnage d'un discours au Parlement européen, qui cumule plusieurs millions de vues. Elle refuse d'être considérée comme une



**"même si on emballe nos propos dans des blagues, on apporte tout de même du fond"**

Nicole Ferroni

lanceuse d'alerte mais se définit plus volontiers comme un "haut-parleur. J'ai la voix qui porte un peu plus loin que les autres pour disséminer ma bonne parole"...

Celle qui s'inspire de l'humour absurde de Jacqueline Maillan écrit ses sujets en fonction de l'actualité de l'invité : "Les humoristes ont un contre-pouvoir sur les politiques dans les médias, contrairement aux journalistes qui ont moins de liberté. Avec les humoristes, les politiques sont confrontés à de simples citoyens qui donnent leur avis, comme sur les marchés, sauf qu'on est en direct et que c'est diffusé. Même si on emballe nos propos dans des blagues, on apporte tout de même du fond pour pouvoir confronter les élus à ce qu'ils disent ou ce qu'ils font et les

amener à répondre. Ça soulage, ça fait du bien. Ça permet de rendre les coups."

Un humour engagé qu'elle cumule avec son premier amour, la comédie. En plus de la matinale, Nicole Ferroni joue son spectacle et tourne une série pour France 2. Elle y campe une vendeuse de sex-toys en ligne. Il y a quelques mois, elle a joué dans une pastille humoristique "un peu débile" pour *La Maison des maternelles*. "Deux choses bien moins sérieuses que ma chronique dans la matinale. Certains auditeurs m'écrivent en disant qu'ils ne comprennent pas pourquoi je fais ça. J'aime réfléchir, comprendre mais je revendique le fait d'être une bouffonne qui cherche le rire pour le rire sans message derrière", explique-t-elle en marchant rapidement vers le métro aérien après sa chronique. Elle a un train à prendre pour se rendre à Bayonne en tournage, puis dans les Bouches-du-Rhône, où elle vit : "Ma vie est un puzzle". ■

chronique le mercredi sur France Inter, 8h55 spectacle *L'Œuf, la poule ou Nicole ?*, en tournée